

**Traduit du yiddish par
Pierre Anctil**

**ISRAËL MEDRESH SUR LE MOUVEMENT OUVRIER
JUIF CANADIEN (DI YIDISHE ARBETER BAVEGUNG
IN KANADE)**

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR

Mieux connu du grand public aujourd'hui du fait qu'il a laissé à la postérité des Mémoires maintenant accessibles en partie en français et en anglais¹, le journaliste montréalais Israël Medresh a aussi rédigé tout au long de sa carrière des articles fort intéressants au sujet de l'évolution sociale et culturelle de la communauté juive canadienne. Dispersés dans les pages de différents journaux yiddishophones nord-américains, dont surtout le *Keneder Odler* de Montréal, ces textes n'en démontrent pas moins de la part de leur auteur une maîtrise remarquable de l'histoire, et un sens très sûr de l'observation sociologique. Né en 1894 dans un *shtetl* du nom de Lekhvitch, situé dans la province de Minsk en Biélorussie, Medresh n'avait pourtant reçu enfant que le bénéfice d'une éducation juive traditionnelle, puis jeune homme avait fréquenté pendant trois ans à Lida la *yeshiva* du rabbin Isaac Jacob Reines. Ces années passées comme *yeshiva bokher* avaient toutefois dû laisser une certaine marque sur l'intelligence de Medresh, d'autant plus que Reines était un champion de l'approche rationaliste et un des premiers grands rabbins est-européens à épouser du point de vue de l'orthodoxie religieuse la cause du sionisme politique.

Arrivé vers l'âge de 16 ans à Montréal, soit en 1910, Medresh pratique d'abord plusieurs petits métiers dans la ville, dont celui de tailleur dans une usine de confection, ce qui correspond tout à fait au profil des juifs immigrés à cette époque. Le désir d'écrire taraude cependant le jeune ouvrier et il publie au cours de ces années dans le *Keneder Odler*, sur une base irrégulière, un certain nombre de contributions diverses. Tant et si bien qu'il se mérite en 1922 un poste permanent à la rédaction du journal yiddish de Montréal, où il signe des textes à saveur surtout politique, dont des chroniques (*felletonen*), des réflexions sur l'actualité (*politische iberblikn*) et des comptes rendus judiciaires², soit jusqu'à sa mort en 1964. La notice nécrologique parue à cette occasion dans l'*Odler* le décrit aussi comme un publiciste, *a naves rayber*³ et un spécialiste des grandes questions sociales. Apparemment très apprécié de ses collègues et de ses contemporains, son départ est perçu comme un coup dur (*a shrekleker klap*) pour l'ensemble de la communauté yiddishophone montréalaise, d'autant plus qu'il survenait quelques semaines après celui d'Israël Rabinovitch, le rédacteur en chef de l'*Odler*.

Le texte qui suit est extrait de l'album commémoratif publié en 1932 par le *Keneder Odler* au moment du 25^e anniversaire de sa fondation, et qui se voulait un survol de la vie juive à Montréal une génération après le début de la grande migration est-européenne. L'article de Medresh est d'autant plus remarquable, qu'il jette les bases d'une connaissance objective de l'apparition et de l'évolution du mouvement ouvrier juif canadien, à une époque où le thème n'avait encore guère préoccupé que quelques esprits portés sur la gauche. Medresh fait ainsi preuve dans cette contribution d'une précocité de vue et d'un sens de l'histoire assez exceptionnels. Malgré qu'il ait été rédigé il y a 70 ans, cet article semblera au lecteur d'aujourd'hui tout à fait moderne dans son approche et ses thèmes. Les aspects de la question sont en effet abordés par l'auteur d'une manière claire et concise, souvent en des termes qui n'ont rien perdu de leur pertinence. Surtout, Medresh a le souci d'une

certaine perpétuation historique juive, même aussi tôt qu'en 1932, et tente de fixer des balises à partir desquelles d'autres que lui pourront analyser les événements dont il a souvent été lui-même un témoin oculaire.

Plus étonnant encore est le parti pris de l'auteur face à certains phénomènes qui marquèrent la classe ouvrière juive au début du XX^e siècle, et que Medresh considère en 1932 comme appartenant déjà à une phase antérieure du développement de la communauté. Il écrit par exemple à propos de l'*Arbeter Ring*, au moment de sa fondation : « Zeyer shtandpunkt iz geven, az di yidish frage vet gelayzt vern dukh internationaler tsuzamenbung, ven ale natsyonale, religieze oun rasn untershtandn veln opgevishit vern. »⁴ comme si de telles opinions n'avaient déjà plus cours auprès des Juifs de gauche. Medresh touche par ailleurs dans cet article à une période première de la formation du mouvement ouvrier juif, qui a fait jusqu'ici l'objet de peu de recherches exhaustives, et pour laquelle peu de données existent. Les lecteurs d'aujourd'hui, même les spécialistes de ce thème, ne manqueront pas ainsi de tirer de ce texte pourtant écrit en 1932 des éléments inédits ou peu discutés jusqu'ici. Le lecteur par ailleurs touche ici du doigt à un aspect tout à fait propre à la communauté juive apparue juste avant la Première Guerre mondiale, et qui à peine installée à Montréal, possède déjà des observateurs prêts à se pencher sur le chemin récemment parcouru et à réfléchir sur son devenir immédiat.

Hirsch Wolofsky, le propriétaire du *Keneder Odler*, avait en Medresh la personne toute indiquée pour rédiger en 1932 un survol de l'histoire ouvrière juive canadienne. Medresh en effet était très près des milieux travaillistes-sionistes et avait œuvré à ses heures comme publiciste pour certains syndicats de métier surtout juifs. La notice nécrologique citée plus haut nous apprend qu'il était le titulaire dans l'*Odler* d'une chronique portant sur la mouvance ouvrière, intitulée «*Di Arbeter Velt*» (le monde du travail). À l'occasion de son décès, l'International Ladies Garment Workers Union, sous la signature de son vice-président à l'échelle internationale, Bernard Shane, avait fait

parvenir à la famille⁵ une carte où il était écrit : « Er iz geven zer noent mit oundzer union, oun mit zayn toyt hobn mir oun di gantse arbeter bavegung farloyrn an oyfrikhtikn oun ibergegebenem fraynt ». ⁶ L'intérêt de Medresh pour l'histoire ouvrière transparait par ailleurs très nettement dans *Le Montréal juif d'autrefois*, et aussi dans la suite de ses Mémoires publiée en 1962 et intitulées : *Tsvishn Tsvey Velt Milkhomes*⁷ (Le Montréal juif entre les deux guerres).

Tel que rédigé en 1932, l'article de Medresh montre hors de tout doute que le mouvement ouvrier juif canadien, et sans doute aussi une fraction déterminante de la gauche issue de l'immigration à la même période, était largement inspiré des idées et des méthodes développées dans le feu des luttes révolutionnaires en Russie.⁸ Avant la grande vague migratoire est-européenne, ces notions dites radicales avaient d'abord transité via New York et Londres, puis après 1905 étaient entrées directement au pays telles que portées par les nouveaux venus eux-mêmes. Il n'y a en effet aucune autre manière d'interpréter l'apparition soudaine dans les milieux juifs à Montréal, au tournant du XXe siècle, d'un fort courant syndicaliste et progressiste d'expression yiddish, ne possédant aucun antécédent particulier sur place au Canada. L'importation d'une nouvelle doctrine sociale basée sur la lutte des classes et l'affirmation d'une spécificité juive allait rapidement mener les travailleurs du secteur de la confection, comme le montre bien Medresh, à un niveau d'organisation et de conscientisation remarquable, et qui ferait peu à peu tache d'huile dans l'ensemble du milieu québécois.

L'article de Medresh a aussi le mérite de distinguer au sein des masses ouvrières juives canadiennes entre plusieurs courants idéologiques de gauche, lesquels se disputèrent avec plus ou moins de succès selon l'époque les faveurs des masses laborieuses et de l'ensemble de la communauté. Jusqu'en 1905, nous apprend l'auteur, les anarchistes et les socialistes s'étaient partagés le terrain dans le quartier juif, et les théories de Kropotkine et de Bakounine avaient connu une certaine vogue. L'apparition du mouvement travailliste-sioniste (*Poale-Zion*) en

Russie après la révolution de 1905 avait ensuite complètement transformé la donne, et cette fois les adeptes de l'internationalisme prolétarien avaient plutôt affronté les tenants du nationalisme diasporique et du sionisme de gauche. Une fois de plus la révolution russe de 1917 était venue transformer la situation dans les usines de confection montréalaises, et voici que la lutte était faite au cours des années vingt entre militants communistes et partisans de la social-démocratie. Plusieurs retournements et reversements de tendance marquent donc ces quarante ans d'histoire, jusque-là trop souvent jugés comme monolithiques.

Du texte de 1932 il ressort d'autre part très nettement que les masses laborieuses juives forment un segment assez autonome de la classe ouvrière canadienne. Comme ces ouvriers sont concentrés essentiellement dans le secteur de la confection et des services à petite échelle, et comme ils occupent à Montréal une zone urbaine bien précise, ils ne partagent guère règle générale les conditions de travail courantes au Canada. Les Juifs aussi, du fait de leur histoire, de leur expérience diasporique et de leur niveau d'éducation exceptionnel, ne possèdent pas la même sensibilité que les travailleurs appartenant aux deux communautés dominantes. Le fait d'avoir immigré récemment au pays, dans des circonstances souvent tragiques sur le plan politique et humain, ajoute enfin à la distance qui les sépare du plus grand nombre. L'évolution que décrit Medresh à leur propos ne s'applique qu'à eux, notamment l'entrechoquement des idéologies au sein de la même communauté, la chronologie propre à leur insertion progressive au sein de la société canadienne et l'intensité de leur vie culturelle.

Les études historiques montrent bien aujourd'hui que l'existence d'une classe ouvrière juive n'aura été au Canada qu'un phénomène transitoire. Déjà en 1932, Medresh livre des indications très claires à l'effet que même en pleine dépression, les Juifs avaient commencé à désertir le secteur de la confection au profit de sphères économiques plus rentables. En somme, tout comme pour l'usage du yiddish et la perpétuation des traditions est-européennes, l'appartenance au monde ouvrier ne fut

vraiment pour les Juifs montréalais que le fait de la génération qui avait immigré. Le discours de la gauche radicale, la militance sociale et l'élan collectiviste ne se perpétuèrent pas au-delà du groupe de personnes qui avaient traversé l'Atlantique, et qui n'avaient eu d'autre choix pour s'intégrer au Canada que de travailler dans la confection et les industries connexes. D'autres avenues de mobilité sociale allaient bientôt s'offrir aux Juifs montréalais, dont les professions libérales et le commerce à grande échelle, qui modifieraient du tout au tout les perceptions au sein de la communauté. Grâce à Medresh et à quelques autres observateurs yiddishophones, nous possédons maintenant une idée beaucoup plus claire de l'époque où les travailleurs manuels formaient la majorité de la population juive au pays.

**«LE MOUVEMENT OUVRIER JUIF CANADIEN»
ISRAËL MEDRESH *KENEDER ODLER*, 8 JUILLET 1932,
P.79-80**

L'histoire du mouvement ouvrier juif canadien débuta, il y a environ quarante ans, quand les industries de l'aiguille ont commencé à se développer et que sont apparus les premiers signes d'une immigration juive importante au pays.

Des travailleurs juifs avaient toutefois déjà réussi à s'établir au Canada plusieurs années auparavant, soit quand l'industrie de la confection en était encore à ses premiers balbutiements. Ceci avait eu lieu à Montréal à la fin des années 1880, lorsque s'étaient ouverts les premiers ateliers «intérieurs» destinés à la fabrication de vêtements à bon marché. Jusque-là, les vêtements de qualité inférieure avaient été faits par des couturières pendant leur temps libre. Les gens plus à la page et qui possédaient un goût plus raffiné, confiaient la tâche de confectionner leurs habits à des tailleurs artisans.

Les ouvriers spécialisés nécessaires au fonctionnement des premiers ateliers de confection furent recrutés parmi les immigrants qui descendaient des navires dans le port, et aussitôt

ils étaient envoyés travailler en usine. Ils besognaient de longues heures et gagnaient très peu d'argent. Leur niveau de vie était cependant très bas et leur besoins fort limités.

Au début des années 1880, quelques militants radicaux tentèrent d'organiser ces tailleurs. Ils avaient l'habitude de se présenter dans les parcs publics où les ouvriers allaient s'asseoir et conversaient avec eux à propos du socialisme, de l'anarchisme et du syndicalisme de métier (trade unionism). Tous ces efforts de propagande ne menèrent toutefois à rien de bien précis. Ces échanges sur le radicalisme ne pouvaient guère intéresser des immigrants abrutis par leur travail et qui croulaient de fatigue. Le seul jour de la semaine où on les trouvait installés au parc était le sabbat, et ils n'avaient pas en tête à ce moment-là à parler de tels sujets. Règle générale, le concept même de lutte de classe leur était étranger, et leur rapport avec le propriétaire de l'atelier prenait le plus souvent la forme d'une proximité chaleureuse. Les ouvriers en effet priaient à la même synagogue que leur patron, résidaient sur la même rue et travaillaient côte à côte avec lui dans l'usine. Tout compte fait, tailleurs et employeurs se sentaient comme faisant partie d'une même famille élargie, ou à tout le moins comme des *landslayt*⁹ originaires du même *shtetl*.¹⁰

Ce genre de rapport social se transforma progressivement au début des années 1890. Le nombre des ouvriers juifs se mit à augmenter à Montréal et à Toronto, et l'industrie de la confection se diversifia. À cette époque, une lutte s'engagea à New York contre l'existence des *sweat shops*.¹¹ De telles méthodes de production étaient alors très courantes et l'on pouvait constater que ce genre de milieu de travail s'était étendu peu à peu même au Canada.

Pendant cette période, des Juifs étaient venus des États-Unis et avaient ouvert à Montréal et à Toronto des ateliers de confection produisant des vêtements de différents types. Pour plusieurs des métiers spécialisés nécessaires au fonctionnement de telles industries, on avait dû importer de la main-d'œuvre expérimentée depuis New York. Du coup cela avait facilité

grandement l'apparition au Canada de conditions de travail semblables à celles des *sweat shops* américains. Un tel transfert de population permit aussi la diffusion des idées radicales qu'une partie des ouvriers étrangers connaissait déjà. C'est ainsi que l'on commença à convoquer les travailleurs à des assemblées, auxquelles prenaient part des orateurs convaincants qui appelaient à lutter en vue de l'abolition du régime de travail très pénible alors en vigueur.

Il n'est pas permis de douter en effet que les conditions imposées aux ouvriers étaient alors très difficiles. Elles se trouvaient en fait si visiblement éprouvantes pour ceux qui les subissaient, qu'elles attirèrent l'attention des chrétiens qui en furent témoin, à telle enseigne qu'en 1897, le commissaire des travaux publics de la province de Québec¹² publia une déclaration condamnant les conditions de travail dans les ateliers juifs du secteur de la confection. Le rapport en question décrivit en des termes très sombres l'état des lieux sur le plan sanitaire, autant dans l'industrie du vêtement que dans le milieu de la boulangerie. Ceci était sans compter qu'au moment de cette dénonciation, le régime auquel on soumettait les travailleurs était déjà moins défavorable que quelques années plus tôt.

Au cours des années 1890, la situation à New York exerça une grande influence sur les travailleurs canadiens de l'aiguille. Cette époque correspond au moment le plus tumultueux dans l'histoire du mouvement ouvrier juif américain, et celle où ses aspirations furent les plus vives. C'est alors que furent créés pour la première fois des syndicats et aussi des regroupements socialistes et anarchistes. On vit également apparaître à ce moment des organes de presse voués à la défense des travailleurs juifs. En 1890, à New York, commençait la parution du *Arbeter Tsaytung* (le journal des travailleurs), d'allégeance socialiste, et celle du *Fraye Arbeter Shtime* (la voix libre des travailleurs), qui proposait à ses lecteurs l'idéal de l'anarchisme. Bien qu'ils n'aient pas partagé un point de vue semblable au sujet de certaines questions fondamentales, jusque-là socialistes et anarchistes avaient été réunis au sein des mêmes organisations politiques.

À Montréal et à Toronto, fut mis sur pied au cours de ces années un regroupement de radicaux appartenant soit à la mouvance socialiste, soit à celle de l'anarchisme. Quelques chrétiens s'adressèrent à l'occasion à ces groupes lors de meetings. Ces derniers donnaient même un coup de main aux membres lorsqu'il s'agissait de faire de la propagande auprès des travailleurs juifs. On les voyait ainsi distribuer des tracts rédigés en yiddish, invitant les masses ouvrières à participer à de grandes assemblées publiques, et même tenter de vendre des copies du *Arbeter Tsaytung*, le premier journal travailliste juif à circuler au Canada. Après que les socialistes aient décidé à New York de se séparer des anarchistes, leurs émules montréalais firent de même.

Commença alors dans les cercles intéressés au radicalisme de très sérieuses querelles entre les tenants des deux tendances. Des discussions passionnées avaient lieu aux meetings que tenait chaque groupe. Les disputes tournaient autour de la question à savoir quelle serait la priorité au premier jour de la révolution socialiste? Autant les socialistes que les anarchistes croyaient que le grand renversement était à portée de la main, et que déjà l'histoire cognait à leur porte. Chaque grève, même celles qui n'avaient guère d'importance, était considérée comme un pas de plus en direction de la «révolution socialiste». Il convenait donc de préparer activement la venue de l'ordre nouveau qui mènerait à l'établissement d'une société où règnerait la liberté. Les socialistes proposaient la création à ce moment d'un gouvernement central qui pourrait contrôler les riches propriétaires et la sphère économique. Les anarchistes quant à eux prônaient en pareille circonstance l'absence de gouvernement, et pensaient que chacun se devait alors de prendre ses propres décisions. Ils étaient persuadés que l'on pourrait administrer les richesses et l'ensemble de l'économie par le biais de coopératives. Certains anarchistes montréalais avaient même mis sur pied à l'époque un atelier de confection fonctionnant sur une base coopérative, et produisant des blouses en soie, ceci afin de mettre en application leurs théories sociales.¹³

Pendant la période qui s'étend de 1890 à 1900, on s'agita beaucoup au sujet de la question des syndicats de métier (trade unionism), mais sans obtenir de résultats probants. À New York et dans d'autres villes américaines, les luttes intestines dominaient la scène. Un choc d'idées très intense opposa alors les dirigeants des socialistes juifs d'un côté, et le professeur Daniel de Leon¹⁴ de l'autre. Ce dernier souhaitait que les partisans du socialisme se joignent en masse au mouvement syndical pour le transformer profondément de l'intérieur. Les socialistes juifs soutenaient pour leur part que l'on risquait au contraire en agissant ainsi d'éloigner les masses ouvrières de ce genre d'association. Les adeptes de de Leon répliquèrent en fondant leurs propres regroupements syndicaux. Ce genre de fractionnisme se répercuta jusqu'au Canada et empêcha pour un temps la création de syndicats puissants.

Les conditions imposées aux travailleurs s'améliorèrent quelque peu au cours de la première décennie du XX^e siècle, soit entre 1900 et 1910. Au cours de ces années, même si on n'atteignit pas des résultats très impressionnants, les tentatives de créer des syndicats dans le milieu des métiers juifs connurent plus de succès. Malgré cela, contrairement aux regroupements de travailleurs fondés au même moment dans d'autres secteurs d'activités, les associations de tailleurs qui avaient été mises sur pied pendant cette période ne durèrent pas très longtemps. Un de ces essais se solda par un échec, du fait qu'un des animateurs du syndicat s'était envolé avec l'argent que les membres avaient mis de côté dans le but de parer à l'éventualité d'une grève. Un syndicat d'ouvriers du pantalon, qui était apparu peu après cet incident, grâce au Garment Workers' Union, se trouva longtemps paralysé. Une terrible crise économique se produisit en effet en 1907 qui nuisit au développement des syndicats de métier dans tous les types d'industrie. Ce ralentissement brutal se répercuta de manière plus marquée sur les travailleurs syndiqués juifs et plusieurs d'entre eux en furent réduits à une extrême pauvreté. Des cuisines populaires virent le jour, autant à Montréal qu'à Toronto, pour soulager les besoins les plus criants. D'autres

mesures furent aussi prises pour voler au secours des chômeurs juifs. À Montréal, une soirée bénéfique eut lieu au cours de laquelle on joua *Der Arbeter* (le travailleur), une pièce de théâtre spécialement écrite pour l'occasion par B. G. Sack. Celui-ci fut un des premiers yiddishophones au Canada à pratiquer le métier de journaliste et un des premiers employés du *Keneder Odler*.¹⁵

Les ouvriers juifs mirent quelques années à se remettre de cette crise économique. Il fallut aussi attendre un certain temps avant qu'ils aient à nouveau le loisir de militer activement en faveur de regroupements de travailleurs. À cette époque, soit autour de 1909-1910, les *cloakmakers*¹⁶ étaient perçus comme les «aristocrates» de l'industrie de l'aiguille. Ceux-ci gagnaient plus et profitaient règle générale d'un niveau de vie plus élevé. En 1910, à Montréal, quelques personnes, appuyées par un organisateur professionnel de l'United Garment Workers of America, tentèrent d'élever les revenus des tailleurs¹⁷ au même rang que celui des *cloakmakers*. Grâce à la création dans la ville d'une section de l'United Garment Workers of America, cette campagne connut un succès mitigé. Au même moment ce syndicat prenait aussi pied à Toronto.

La première grève générale que l'United Garment Workers of America mena à Montréal eut lieu en 1912. Il s'agissait-là de l'arrêt de travail le plus important auquel les tailleurs se soient joints, d'autant plus qu'il visait à modifier de fond en comble les conditions imposées à cette catégorie de travailleurs. Les revendications principales dans ce contexte avaient été : 1) une semaine de travail limitée à 49 heures (au lieu de 55 heures); 2) faire cesser le travail rémunéré à la pièce; 3) abolition de la sous-traitance, ceci afin d'éviter la situation déplorable où un travailleur en exploite un autre au sein du même métier ou dans le même atelier; 4) obtenir une rémunération de 50% supérieure pour les heures supplémentaires.

La grève dura sept semaines et fut très dure. Chaque jour, les grévistes préparaient de grands rassemblements et l'ensemble de la population juive se tenait à leurs côtés. Les

manufacturiers pour leur part firent tout en leur possible pour introduire des *scabs* dans leurs ateliers, mais n'y réussirent pas. À la septième semaine, ils envoyèrent un agent quérir des briseurs de grève à Toronto, mais les leaders syndicaux dans cette ville lui jouèrent un vilain tour. 65 personnes virent s'inscrire comme *scabs* et acceptèrent de faire le trajet jusqu'à Montréal. Les propriétaires étaient convaincus de pouvoir faire fonctionner à nouveau leurs usines, lorsqu'ils réalisèrent quel genre de *scabs* on leur avait amené. Au lieu d'entrer travailler, ces individus se rendirent immédiatement dans les bureaux du syndicat, et appuyèrent les grévistes. Finalement les ouvriers obtinrent la semaine de 52 heures, et quelques mois plus tard la semaine de 49 heures, sans compter d'autres gains importants.

Quelque deux ans plus tard, ce même syndicat mena une grève très importante contre la compagnie H. Vineberg.¹⁸ La cause de ce conflit était que les propriétaires souhaitaient renvoyer un certain nombre d'ouvriers, sous le faux prétexte qu'il n'y avait plus assez de travail pour tous. Cette grève dura plusieurs semaines. Reuben Brainin,¹⁹ qui était alors le rédacteur en chef du *Keneder Odler*, tenta à cette occasion de servir de médiateur entre les ouvriers et la compagnie Vineberg. La grève cependant se termina sans que les deux parties n'y gagnent quoi que ce soit.

L'United Garment Workers of America déclencha quelques arrêts de travail importants à Toronto, dont une grève générale semblable à celle qui avait eu lieu à Montréal. Les conditions de travail dans le secteur de la confection et dans les métiers spécialisés étaient en général assez comparables dans ces deux villes. Parmi les autres associations ouvrières actives à l'époque se trouvaient le syndicat des chapeliers (*kap-arbeter union*), qui s'est organisé surtout entre les années 1905 et 1920, le syndicat des travailleurs de la fourrure (*fouter arbeter union*) et le syndicat des boulangers (*bekers union*).

Le syndicat des boulangers juifs a été créé dans des circonstances fort intéressantes qui méritent d'être rappelées. Cette association concevait la solidarité entre travailleurs en des

termes très idéalistes. Des valeurs aussi élevées ne purent cependant être maintenues très longtemps, car les rapports entre propriétaires et ouvriers étaient souvent très conflictuels. On tenta bien dans ce contexte de fonder des boulangeries coopératives, mais sans grand succès. Pour la plupart, elle se trouvèrent assez rapidement entre les mains d'entrepreneurs privés.

Il existait aussi un syndicat de menuisiers juifs, qui conduisait ses affaires d'une manière plutôt discrète. Des ouvriers juifs avaient commencé à apparaître dans la construction au cours des années 1890, soit quand se sont érigées au Canada des villes de grande taille. Ces derniers toutefois ne furent jamais très nombreux. La plupart des Juifs qui pratiquaient le métier de menuisier travaillaient à l'assemblage de wagons pour des compagnies ferroviaires. Le secteur du bâtiment proprement dit comptait peu d'ouvriers d'origine juive, et sans doute aucun parmi ceux qui posaient des briques. Quelques-uns des premiers Juifs à se lancer dans cette branche de l'économie sont devenus des entrepreneurs, et ils jouent aujourd'hui un rôle de premier plan au sein de l'industrie de la construction.

La fondation de l'*Arbeter Ring* (Workmen's Circle) signala l'apparition, sur la scène communautaire, d'une organisation qui allait s'avérer très influente au sein du mouvement ouvrier proprement juif. Une section de l'*Arbeter Ring* fut créée à Montréal en octobre 1907, et quelques mois plus tard Toronto emboîtait le pas. Au cours des années qui suivirent, des regroupements virent aussi le jour à Winnipeg et dans d'autres villes.

Se réunissaient au sein de cette organisation non seulement des travailleurs manuels, mais aussi des intellectuels de tendance radicale et des commerçants. L'*Arbeter Ring* avait pour mission de défendre l'idéal socialiste. À cette époque, les adeptes du socialisme ne se gênaient pas pour afficher une attitude négative face au nationalisme juif. Ils tenaient ainsi le sionisme, et les autres formes d'aspiration nationale juive, comme anti-socialistes et comme contraires aux intérêts des masses laborieuses. Les membres de l'*Arbeter Ring* croyaient que la question juive serait résolue par le développement d'une forte solidarité entre

les peuples, et lorsque disparaîtraient à l'échelle internationale toutes les différences nationales, religieuses et ethniques.

Apparut toutefois à ce moment au sein du mouvement ouvrier juif un courant qui combattait avec force une telle approche théorique, soit le socialisme-nationalisme tel qu'exprimé d'abord par le S. T. (socialisme-territorialisme)²⁰ puis plus tard par le *Poale-Zion*.²¹ Cette tendance a commencé à se manifester au Canada en 1905. Déjà en 1907 il se trouvait à Montréal un regroupement unifié de partisans du *Poale-Zion* et du S. T., qui s'étendit peu après aux villes de Toronto et Winnipeg.

Au cours de leurs premières années d'existence, ces organisations eurent la difficile tâche de faire accepter (*kash-ern*) par les masses ouvrières juives le nationalisme juif, et de lever l'interdit (*kherem*) que les socialistes avaient jeté sur cette idée politique.

À cette époque, le combat entre le socialisme et l'anarchisme avait perdu de sa pertinence et avait été remplacé par la rivalité entre le socialisme et le *Poale-Zion*, ou si l'on préfère le socialisme-nationalisme. En fait, dans un tel contexte, l'impact du mouvement nationaliste travailliste ne cessait de s'accroître. En 1912, les adeptes de cette tendance, soutenus par d'autres organisations similaires, fondèrent à Montréal une publication hebdomadaire appelée *Di Yidishe Folks-Tsaytung*²² (le journal juif du peuple) dirigée par Leon Khazanovitch.²³ Ce dernier était alors un des chefs de file à l'échelle internationale du *Poale-Zion*.

Pendant la Grande Guerre et au cours des années qui suivirent, l'emprise des socialistes nationalistes sur les ouvriers prit encore de l'ampleur. Le conflit mondial montra très nettement que l'idéal de l'internationalisme et de la solidarité fraternelle entre les peuples, n'étaient aux yeux de la plus grande partie de l'humanité que des notions purement abstraites. Confronté aux horreurs de la guerre, chaque pays n'avait cherché qu'à protéger les siens. Les intérêts nationaux avaient eu préséance sur toute autre considération. Confrontés à une telle réalité, les masses juives aussi furent appelées à œuvrer uniquement en vue du bien être des Juifs résidant au sein de leur propre pays, surtout dans

le domaine du secours aux plus démunis. Les leaders des organisations ouvrières offrirent à cette fin leur pleine et entière collaboration. Ces circonstances brisèrent les reins du courant assimilationniste²⁴ au sein du mouvement travailliste juif.

C'est au cours de cette période que fut modifiée du tout au tout la structure organisationnelle de la mouvance ouvrière juive. Cette vague de bouleversements internes toucha aussi les syndicats. En 1914, lors d'un congrès tenu à Nashville au Tennessee, une scission eut lieu au sein de l'United Garment Workers of America, qui à son tour donna naissance à l'Amalgamated Clothing Workers Union (Travailleurs amalgamés du vêtement d'Amérique). Tous les travailleurs juifs adhèrent à cette nouvelle organisation. À Montréal, l'United Garment Workers of America résista environ une année de plus après cette rupture, et maintint quelque temps son emprise sur un groupe de tailleurs qui ne souhaitaient pas reconnaître l'Amalgamated. Une conférence d'organisations ouvrières fut alors convoquée pour régler ce différend, et il fut décidé en commun que l'Amalgamated aurait le champ libre dans la ville. Ce syndicat, qui s'établit au même moment à Toronto, mit en application le principe du *collective bargaining* et au bout de quelques années seulement réussit à arracher aux propriétaires (*oysgebergent*) une semaine de travail de 44 heures.

Dans l'ensemble, la guerre apporta la prospérité à tous les corps de métier actifs au sein de la confection, et à tous les secteurs de cette industrie. Grâce à ce contexte économique, les conditions s'améliorèrent considérablement dans les ateliers de production. Les syndicats juifs devinrent ainsi plus puissants et commencèrent à jouer un rôle important dans le mouvement ouvrier en général. Lorsque les travailleurs de l'acier firent la grève aux États-Unis,²⁵ l'Amalgamated²⁶ fit don d'une somme de \$100,000 pour soutenir leur combat, ceci sans compter que l'organisation n'était pas affiliée à la grande centrale syndicale d'alors : l'American Federation of Labor. Les autres regroupements ouvriers juifs offrirent aussi des montants élevés pour venir en aide à ces grévistes, et contribuèrent également au fonds

de grève de travailleurs non-Juifs qui étaient engagés dans des luttes syndicales à grande échelle.

Les syndicats juifs firent aussi don de sommes importantes aux comités mis sur pied pour voler au secours des victimes de la guerre, ou pour soutenir les personnes qui avaient subi un pogrom en Europe de l'Est.

Cette période faste dans l'histoire du syndicalisme juif prit fin quelques années après la Révolution bolchevique. Une lutte idéologique se déclara alors au sein de l'ensemble du monde ouvrier entre les communistes et les socialistes, et qui prit la forme d'une lutte à finir entre la «gauche» et la «droite».

Au début cet affrontement créa une division au sein des organisations syndicales elles-mêmes. Les membres qui penchaient du côté de la «gauche» quittèrent les structures existantes pour aller fonder de nouvelles associations ouvrières. Au Canada, la situation s'envenima à un tel point que quelques sections de l'*Arbeter Ring*, autant à Montréal qu'à Toronto et Winnipeg, abandonnèrent leur affiliation à l'organisme central et fondèrent leur propre association canadienne. Dans les syndicats, les «gauchistes» commencèrent à s'opposer au leadership établi selon la stratégie appelée «*boyern foun invenig*» (faire pression de l'intérieur). Au cours des premières années, ce genre d'affrontement ne laissa pas tellement de traces au sein de l'*Amalgamated*. Ce syndicat avait en effet mis en place une politique de tolérance face à l'expression d'opinions différentes, même celles avancées par les communistes. L'*International Ladies Garment Workers' Union* (Union internationale des ouvriers du vêtement pour dame) ne tarda pas toutefois à prendre des mesures contre la «gauche» et chassa ses adeptes du syndicat. Un tel geste enflamma les esprits et cela mena l'organisation au bord de l'éclatement. Le même scénario se répéta au sein du syndicat de la fourrure et dans celui de la chapellerie, où le combat entre factions opposées prit un tournant pour le pire.

Ce genre de lutte interne se transporta aussi au Canada et tout s'y déroula de la même manière qu'à New York. Le syndicat des travailleurs du vêtement féminin (*klokmakhers union*)

souffrit toutefois plus de ces tensions internes que les autres regroupements ouvriers. L'Amalgamated par exemple choisit d'abord d'en venir à une entente avec les «gauchistes», et pour un court moment la section montréalaise de ce syndicat se trouva sous le contrôle des communistes. Le syndicat des ouvriers de la fourrure souffrit beaucoup d'autre part de ces luttes idéologiques. Cette organisation toutefois ne joua jamais un rôle très important dans le secteur du vêtement, et le nombre de ses adhérents juifs resta toujours assez limité.

Règle générale, les dix années qui viennent de s'écouler ont été très difficiles pour l'industrie de la confection au Canada. De nouvelles machines ont été introduites dans les usines qui ont obligé la mise à pied de plusieurs ouvriers spécialisés. Au cours des dernières années, sont réapparues les petits ateliers insalubres (*klayne sweat shops*) qui produisent des vêtements à très bon marché et qui abaissent les standards de l'industrie, avec comme résultat que des entreprises plus importantes et plus établies ont dû fermer leurs portes. Dans un tel contexte, les conditions de travail des ouvriers se sont terriblement détériorées, et les tailleurs ont peu à peu perdu pendant les années qui viennent de s'écouler tous les avantages qu'ils avaient obtenu suite à la grève générale de 1912.

Suite à ces événements, beaucoup d'ouvriers montréalais et torontois ont perdu confiance en la capacité de l'Amalgamated de les soutenir. À Toronto, les tailleurs ont tenté dernièrement de se défaire de ce syndicat, et cette année même ils ont commencé à Montréal à se révolter contre lui.

La crise actuelle dans les métiers propres au vêtement féminin débuta elle aussi il y a une dizaine d'années. Les ouvriers spécialisés de cette branche de la confection ont particulièrement souffert sur le plan économique, du fait qu'un changement important s'est produit dans la mode. Les femmes en effet se sont mises à porter de plus en plus de robes (dresses), et de moins en moins de tailleurs (suits). Les luttes intestines entre «gauchistes» et «droitistes» firent par ailleurs tant de tort, que pour quelques années la vie syndicale cessa d'exister dans le

secteur de la production vestimentaire féminine. Il y a environ trois ans, un mouvement se dessina pour faire renaître cette organisation ouvrière, et aujourd'hui les syndicats internationaux ont réapparu à Montréal et à Toronto. De même, le syndicat de la fourrure tente présentement de redevenir un acteur de premier plan auprès de travailleurs de cette industrie. Il en va tout autrement du syndicat des chapeliers qui a à toutes fins pratiques disparu de la scène, et on n'en entend plus parler depuis plusieurs années. Une partie des ouvriers qui produisent des chapeaux se sont joints aux travailleurs de la chapellerie féminine (millinery), lesquels possèdent des sections locales à Montréal et à Toronto. Les Juifs toutefois ne sont qu'une minorité dans ce corps de métier.

On rencontre de moins en moins de travailleurs juifs dans le domaine de la confection. Les enfants de ces ouvriers spécialisés juifs, que ce soit du côté des tailleurs ou de celui des *cloakmakers*, ne s'intéressent généralement pas à ces métiers. Il y a vingt ans, il aurait été tout simplement impossible de faire fonctionner un atelier de confection sans engager un grand nombre de tailleurs juifs. Aujourd'hui, il existe des usines de grande dimension employant entre 400 et 500 personnes, et on n'y trouve pas un seul Juif. Il en va de même pour d'autres métiers spécialisés que les Juifs désertent peu à peu.

NOTES

¹Il s'agit de *Montreal foun Nekhtn*, Keneder Odler, 1947, 176 p., réédité en traduction française sous le titre : *Le Montréal juif d'autrefois*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1997, 272 p., et en traduction anglaise sous le titre : *Montreal of Yesterday. Jewish Life in Montreal 1900–1920*, Véhicule Press, 2000, 214 p.

²Voir : «Toyt foun Y. Medresh rouft aroys tifn troyer; file bay der levaye.», *Der Keneder Odler*, 5 août 1964.

³Une personne avide de nouvelles.

⁴«Ils croyaient que la question juive serait résolue par le

développement d'une forte solidarité entre les peuples, et lorsque disparaîtraient à l'échelle internationale toutes les différences nationales, religieuses et ethniques.»

⁵Archives privées de Vivian Felsen, petite-fille de Medresh.

⁶«Il était très proche de notre syndicat, et par sa mort nous et l'ensemble du mouvement ouvrier avons perdu un ami sincère et dévoué.»

⁷Montréal, Keneder Odler, 1964, 144 p.

⁸Il s'agit là d'une analyse que reprend aussi Simon Belkin dans *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904–1920*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1999, p. 65.

⁹Nom donné dans la culture yiddish aux personnes issues du même patelin, d'où l'apparition de sentiments de solidarité entre elles.

¹⁰Petite ville est-européenne à forte densité juive.

¹¹Ce terme américain désigne des ateliers de petite ou moyenne taille où les conditions de travail étaient exécrables et sur lesquels aucun contrôle ne s'exerçait de la part des autorités.

¹²Voir le Rapport général du commissaire des travaux publics dans les Documents parlementaires de la province de Québec.

¹³Hirsch Hershman, dans un article écrit en yiddish en 1928, mentionne plus en détail cet épisode. Voir : «Hirsch Hershman, à l'occasion des vingt-cinq ans du mouvement ouvrier juif à Montréal, dans *Unzer Vort*, 23 décembre 1927 – 2 mars 1928», dans *Bulletin du Regroupement des chercheurs en histoire des travailleurs du Québec*, no. 71, printemps 2000, vol. 26, no. 1, p. 55–56.

¹⁴Daniel De Leon (1852-1914) Né à Curaçao, immigré à New York en 1872, de Leon se joignit au Socialist Labor Party américain en 1890. Il resta, de 1892 jusqu'à sa mort, une figure marquante de la militance socialiste aux États-Unis, défendant la thèse que l'action syndicale devait s'accompagner d'une conscience politique forte. De Leon fut un des fondateurs en 1905 de l'Industrial Workers of the World (IWW).

¹⁵À l'époque le principal journal yiddish de Montréal. Il avait été fondé en 1907 par Hirsch Wolofsky et était sympathique aux revendications des ouvriers sans être toutefois de tendance socialiste. Sack avait commencé sa carrière au *Keneder Odler* en 1907.

¹⁶Terme anglais désignant les ouvriers spécialisés de l'industrie du vêtement féminin.

¹⁷Ce terme, *shnayder* en yiddish, était réservé spécifiquement dans ce contexte aux travailleurs de l'industrie du vêtement masculin.

¹⁸D'après Simon Belkin, cette grève aurait débuté à la fin de 1913 et duré plusieurs mois. Voir *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904–1920*, Sillery, Editions du Septentrion, 1999, p. 177.

¹⁹Reuben Brainin (1863-1939) Intellectuel est-européen de grande réputation éduqué à Vienne. Brainin résida brièvement à Montréal au début du XX^e siècle et dirigea le *Keneder Odler* de 1912 à 1915.

²⁰Apparu d'abord en Europe de l'Est au début du XX^e siècle, le S. T. défendait le point de vue qu'il fallait accorder aux Juifs un foyer national où ils pourraient contrôler l'ensemble de la société civile et imposer le respect à leurs ennemis. À la différence des sionistes, qui croyaient que ce centre de gravité juif devait être localisé en Palestine, les socialistes-territorialistes étaient prêts à considérer l'établissement des Juifs sur n'importe quel territoire désigné à l'avance.

²¹Terme hébraïque signifiant «les travailleurs de Sion». Le *Poale-Zion* défendait et l'idéal socialiste et la création d'une société proprement juive en Palestine.

²²Publié seulement du 19 avril au 22 octobre 1912.

²³Leon Khazanovitch (1880-1925) Né en Lituanie, Khazanovitch ne resta à Montréal qu'une brève période en 1911 – 1912.

²⁴L'auteur désigne ainsi les socialistes juifs car ils prônaient l'abandon des traits culturels juifs au profit d'une identité internationaliste plus floue sur le plan national.

²⁵Grève menée du 22 septembre 1919 au 8 janvier 1920.

²⁶Il s'agit ici des instances centrales de l'Amalgamated localisées à New York.